

vosre sœur bien-aimée, quand je les retrouverai dans les mondes inconnus où s'accomplissent ses nouvelles existences, n'auront pas un reproche à m'adresser. Ne m'en demandez pas davantage. Nous ne sommes pas enfants de la même race, et si votre place, à vous, est au milieu des foules, dans ces maisons de pierres que se bâtit l'orgueil des hommes, la mienne est sous cette voûte étoilée que Dieu étend sur les têtes de toutes ses créatures, dans les déserts où la nature, vierge encore de toute souillure humaine, garde dans sa pureté radieuse l'empreinte des mains divines qui l'ont façonnée, et célèbre, par toutes ses voix, l'Être tout-puissant dont elle est l'œuvre éternellement jeune et vivante!

—Et où comptez-vous aller, Pharold? demanda d'Availles avec une curiosité dont il ne fut pas maître.

—Où je vais? répondit le bohémien en relevant la tête avec fierté. A la terre bénie où les premiers hommes ont bégayé leurs premières paroles, et d'où sont émancées, à travers les âges, comme d'une source intarissable, toute science et toute lumière, dans ces plaines de l'Orient où mes ancêtres ont jadis possédé des empires auprès desquels les vôtres sont ce que l'herbe des prairies est aux chênes des forêts et où vivent tous les jours ceux qui conservent le trésor de leurs traditions. C'est là que je veux mourir, après avoir retrempé mon âme dans ce foyer d'éternelle vérité, et vous ne m'accuserez pas d'ingratitude, Lalandec parce que j'ai cédé à ce dernier désir de mon cœur. Chaque homme a sa destinée qu'il doit accomplir. Laissez-moi suivre la mienne.

Lalandec avait trop longtemps vécu dans les déserts de l'Amérique, au milieu de leurs tribus sauvages, pour ne pas comprendre les sentiments du bohémien. Il le regarda, et lisant dans ses yeux une inébranlable résolution, pour toute réponse, il lui tendit les bras.

Le bohémien s'y précipita, et ces deux hommes à l'âme si ferme, au cœur si intrépide, se tinrent un instant embrassés en pleurant comme deux enfants.

Enfin Pharold s'arracha à cette étreinte et après avoir pieusement porté à ses lèvres la main de Lalandec, il s'éloigna d'un pas ferme et assuré, mais en serrant sur son cœur avec une force convulsive le bras de Léna, maintenant le seul être au monde qui pût l'aimer et le soutenir dans sa route vers la tombe.

—Pauvre homme! dit d'Availles lorsque le bohémien eut regagné la route; je ne puis m'empêcher de le plaindre. Il laisse le bonheur derrière lui et il l'a sacrifié à de vaines illusions.

—Ne le plaignez pas, colonel, répartit vivement Lalandec, car il a foi en ces illusions, et la foi donne le seul bonheur qui ne s'épuise jamais. Il a conservé intact le trésor des croyances de son enfance, et dans ce trésor qu'il emporte il trouvera toujours, s'il souffre, une consolation, et si le malheur ou le découragement l'atteignent, une espérance. Qui de nous en pourrait dire autant de lui-même?

Et tournant les yeux vers le bohémien qui s'en allait d'un pas vaillant avec sa compagne sur la route qui déroulait devant lui son interminable cordon blanchâtre, et dont la poussière étincelait, dorée par les derniers rayons du soleil couchant, il le suivit longtemps d'un regard pensif et mélancolique.

CONCLUSION

Près d'un an s'était écoulé depuis les événements que nous avons racontés, et le temps avait à Trévenec et à Montbrun, comme partout, accompli son œuvre. Il avait amené à sa suite sinon l'oubli, du moins la résignation, et la vie y avait repris son cours habituel.

Grâce aux précautions prises par Lalandec, rien n'avait transpiré au dehors des secrets de la famille. La mort même du comte avait été présentée comme un accident naturel, et attribuée à la rupture d'un anévrisme, rupture suffisamment expliquée par les violentes émotions qui lui avaient coup sur coup causées la disparition de son fils et le retour de Lalandec.

On avait même laissé entrevoir qu'il existait entre ces deux événements une liaison secrète, et qu'Edouard, désireux de conquérir les bonnes grâces du père de Marguerite, s'était mis à la disposition de ce dernier, à l'insu du comte d'Erbray, et l'avait aidé à dissimuler sa présence dans le pays jusqu'au jour où il lui avait été permis de s'y montrer.

Ces explications avaient été généralement acceptées. Mais s'il est vrai de dire qu'il n'y a point de fumée sans feu, c'est-à-dire de bruit qui n'ait sa source dans un fait véritable, il ne l'est pas moins que tout feu ou tout événement, si bien enfoui qu'il puisse être, laisse toujours percer une trace imperceptible de fumée qui n'échappe point à l'odorat subtil de la malveillance. Aussi des bruits sourds avaient-ils couru et s'était-on conté tout bas certaines histoires qui ne s'éloignaient guère de la vérité.

Mais faute de preuves, ces bruits étaient tombés d'eux-mêmes, et la parfaite honorabilité de la famille, la sympathie acquise à Lalandec par ses éminentes qualités et plus encore par ses malheurs avaient grandement servi à assurer ce résultat.

Quelque temps après, on n'eût guère trouvé dans le pays que deux personnes qui eussent conservé leurs soupçons et deviné en partie la vérité. C'étaient le prévôt de Derval et le bailli de Pierric, qui, en soumettant au travail rétrospectif de la réflexion la scène dont ils avaient été témoins dans la salle de justice, avaient, mais chacun à part soi, car ils n'avaient eu garde de se communiquer leurs pensées, trouvé plus qu'étrange la terrible émotion du comte d'Erbray à l'arrivée de Lalandec, et la froide répulsion de ce dernier pour le comte. Mais ils avaient gardé le silence, l'un par amitié pour la famille, l'autre par devoir, et même ils n'avaient pas peu contribué à enlever toute créance aux commentaires par l'apparent mépris avec lequel ils les traitèrent lorsqu'il en fut question devant eux. Le comte d'Erbray avait donc en partie atteint son but, et s'il n'avait pas sauvé sa vie, il avait du moins préservé sa mémoire et son nom de toute flétrissure.

D'un commun accord, Erbray avait été déserté. Mais Lalandec s'était établi à Montbrun avec Edouard et il avait été convenu qu'après la célébration du mariage de Marguerite, qui devait avoir lieu à l'expiration du deuil de son neveu, il continuerait d'y vivre avec ses enfants. Rien ne manquait à son bonheur, maintenant qu'il avait reconquis sa place au milieu des siens, non plus qu'à celui de Marguerite. Mais on n'en pouvait dire autant d'Edouard.

Si la blessure qu'il avait reçue à l'épaule s'était vite cicatrisée, il n'en était pas de même de celle, plus profonde, qu'il